

Exposer : savoirs et pouvoirs

L'archéologie et ses objets : connaissance et communication

Entretien avec Nathan Schlanger - Chef de projet à l'Institut national d'histoire de l'art (INHA)

Archéologue et historien de l'archéologie, chef de projet à l'Institut national d'histoire de l'art (INHA) et chargé de cours à l'Institut d'art et d'archéologie, Université de Paris I, Nathan Schlanger est le coordinateur scientifique du réseau AREA – Archives of European Archaeology (financé par le programme Culture 2000 de la Commission européenne) qui rassemble onze partenaires européens dans un projet de recherche et de documentation sur l'histoire et les archives de l'archéologie (cf. www.area-archives.org). Ses travaux portent sur l'histoire de l'archéologie préhistorique en Europe et dans le contexte colonial, les enjeux politiques et scientifiques de l'archéologie, et les approches archéologiques et anthropologiques aux techniques et à la culture matérielle.

L'archéologie est une discipline qui fabrique un savoir avec des objets matériels, cela construit-il une relation particulière avec la technique d'exposition ?

En archéologie, connaissance et communication sont rarement des activités entièrement distinctes. Dans leur pratique même, lorsqu'ils réfléchissent à leurs objets et agissent sur eux, les archéologues ont souvent à l'esprit des techniques d'exposition et de visualisation. C'est ainsi

qu'ils abordent des questions de différences et de similarités sur la base du caractère matériel et tangible, donc à première vue objectif et (dé)montrable, des vestiges du passé. La forme prime souvent dans les classifications archéologiques, à l'instar des naturalistes qui collectionnent, classifient et présentent leurs spécimens dans une taxonomie plus ou moins abstraite et arbitraire. Les objets classés sont étudiés par rapport à des attributions culturelles et à des cadres chronologiques, et aussi à la lumière des notions de progrès, d'histoire et d'évolution qui y sont associées. D'ailleurs l'idée du progrès, facile à accepter dans l'abstrait, n'est pas évidente à démontrer concrètement. C'est souvent sa présentation, sa mise en scène ou en vitrine dans des schémas plus ou moins linéaires, qui sous-tend et résume la théorisation sur le statut évolutif et le positionnement temporel de l'objet – tel est le cas au musée Pitt Rivers, à Oxford.

Pendant longtemps les notions de site, de gisement ou de contexte n'ont pas joué un grand rôle dans la discipline archéologique. Sauf exception, le site d'où provenaient les trouvailles archéologiques n'était considéré jusqu'au XIX^e siècle que comme un lieu d'approvisionnement, un chantier laissé aux ouvriers qui en dégageaient les « belles pièces » au profit de l'amateur commanditaire et payeur. Dans cette optique, l'objet archéologique en tant qu'œuvre humaine était supposé incorporer en lui-même – et révéler à qui saurait le voir – son sens et son intelligibilité. La reconnaissance de l'importance du contexte, de la

déposition et de l'ensemble clos, de l'intégrité et l'intégralité des dépôts archéologiques, de l'apport mutuel et cumulatif du gisement, des circonstances, du terrain, des strates, et des divers vestiges et débris eux-mêmes pour la compréhension du passé, tout ceci est en fait un acquis de l'archéologie moderne, rapidement devenu une évidence incontournable. Des techniques d'exposition d'objets sont déployées dans un cas comme dans l'autre, mais de façon bien distincte, en mettant en valeur différents aspects et dimensions de leur matérialité.

Même si le lien entre connaissance et communication est encore présent, il est néanmoins rare de voir les archéologues eux-mêmes s'occuper de valoriser et présenter les objets de leurs fouilles. L'essor de l'archéologie scientifique a vu s'établir une division du travail avec, d'un côté, les archéologues au sens strict, producteurs d'un savoir et, de l'autre, les hommes de cabinet et conservateurs qui restructurent et valorisent ce savoir, notamment en le réifiant dans les objets exposés. Des spécialisations et des compétences différentes expliquent sans doute ce partage, mais il est clair que davantage de contacts et de collaborations seraient bienvenus. Du point de vue de l'archéologue, l'exposition des objets au musée est un aboutissement mais cette consécration ne dispense de réfléchir aux schémas narratifs employés, à la façon dont les connaissances fragmentaires et souvent incertaines, dérivées du terrain ou du laboratoire, sont restituées et mises en scène dans un récit édifiant et sans ambiguïté apparente, notamment par un processus d'imagination conditionnée, comme le dit Wiktor Stoczkowski (1994). La technicité de l'exposition, tangible, attrayante et efficace, confirme la nature tout aussi construite et interprétée du savoir archéologique « purement » scientifique : confronté ainsi à ses trouvailles en vitrine, dans un *packaging* abrégé et distillé dans une logique narrative et un format esthétisé, l'archéologue est encouragé à davantage de réflexivité sur ses propres pratiques et leurs implications. Il peut reprendre conscience des rapports entre savoir et pouvoir, et saisir plus finement les liens qui unissent la production de savoirs sur le passé et les enjeux politiques et identitaires du présent. Un point de repère est donné par le *exhibitionary complex* mis en lumière par Tony Bennett (1995), qui considère le musée moderne comme

un projet foncièrement rhétorique de décompte et de démonstration, un lieu d'orientation du regard et d'accessibilité contrôlée entre la surveillance de la prison et l'étalement de marchandises au grand magasin.

Comment s'est construit le lien entre l'archéologie et l'exposition d'objets ?

Ce lien pratique et conceptuel semble en fait ancré dans l'attention portée à la dimension tangible et visible des témoins matériels du passé. Cette fascination, autant culturelle que scientifique, est partagée par les spécialistes et le public. Trois temps sont importants.

En premier lieu, il faudrait tenir compte de la manière dont les anciens eux-mêmes traitaient des objets des générations passées. Même si c'est dans le monde occidental de ces dernières décennies que l'intérêt porté au passé a pris une importance idéologique et économique exceptionnelle (cf. l'industrie du patrimoine), le phénomène semble presque universel et de toute éternité. Certains archéologues s'interrogent sur ce que l'on pourrait appeler la conscience archéologique dans les sociétés anciennes. Le préhistorien André Leroi-Gourhan pensait avoir trouvé à Arcy-sur-Cure un véritable musée paléolithique, en l'occurrence une concentration inhabituelle de fossiles et d'autres objets, de formes rares et de provenance lointaine, récoltés et assemblés par les habitants néandertaliens du site. Pour les civilisations anciennes, Alain Schnapp (1993) montre comment Babyloniens et Égyptiens, lorsqu'ils trouvaient dans leurs champs ou chantiers de construction divers objets, sculptures et monuments anciens, s'interrogeaient sur les conditions de leur présentation. En contrôlant leur accès, leur visibilité et leur interprétation, en remettant à jour leurs inscriptions et dédicaces, les souverains s'approprièrent des vestiges du passé afin de concrétiser la continuité et la légitimité de leur pouvoir.

Une deuxième étape commence avec la Renaissance, celle des cabinets de curiosité, les *Kunst und Wunderkammer*, chambres d'art et de merveilles. Quantité d'objets y sont présentés ensemble, dans une logique qui ne dissocie pas les objets naturels et les objets artificiels. Comme l'a montré notamment Krzysztof

L'archéologie et ses objets :
connaissance et communication

Entretien avec Nathan Schlanger

Pomian (1987), ces expositions sont constituées par des savants pour les princes, elles relèvent d'une pratique sélective de constitution de collections d'objets précieux, rares, curieux, au bénéfice d'une très petite communauté de puissants et d'érudits ; curiosités naturelles, fossiles, minéraux, animaux monstrueux, objets d'orfèvrerie, pièces ethnographiques et objets antiques mais aussi divers objets archéologiques : des poteries, des armes, et des « pierres de foudre », ces silex taillés parfois attribués à l'œuvre de la nature ou aux elfes. Tous en tout cas reconstituaient dans l'enceinte du cabinet « un vaste théâtre embrassant les matières singulières et les images excellentes de la totalité des choses », pour reprendre les termes de Samuel Quiccherberg, dans son traité de 1556 sur la manière d'organiser et de présenter ces collections.

On peut situer une troisième étape au XIX^e siècle, entre la période révolutionnaire et l'essor industriel. Les objets anciens acquièrent un rôle dans la construction d'une identité nationale, qui s'établit en partie sur une quête et une revendication du passé. La représentation du monde classique méditerranéen qui dominait avec les Lumières était plutôt porté par une élite au service d'un rapport universaliste à la civilisation antique. Cette perspective va changer dans certains pays du nord de l'Europe, notamment sous l'impulsion d'un mouvement romantique qui valorise l'idée de cultures celtes, druidiques ou autres, l'attachement aux racines, aux traditions locales, à l'esprit des peuples incorporé et perpétué dans leurs langues, dans leurs paysages, et surtout dans leur passé. Cette fois, avec l'âge des nationalismes, c'est un public plus large qui est concerné, dans la mesure où la construction collective de la nation mobilise des valeurs de citoyenneté telles que les conçoivent les classes moyennes. Ce n'est plus la noblesse héréditaire mais les masses entières qui doivent s'identifier à un passé commun et faire leurs ces vestiges et témoins matériels. L'exposition s'organise dans une visée idéologique et édu-

cative qui dépasse celle de l'émerveillement, avec des agencements différents. Les objets du passé servent bien sûr à établir une continuité avec une histoire commune qui transcenderait les appartenances locales. Mais surtout, leur présence physique crée une représentation concrète de ce que signifie le constat (ou la revendication) « nous sommes tous les descendants de... », ou bien « nous appartenons à... ».

La construction des identités nationales joue un rôle prépondérant dans l'émergence de l'archéologie scientifique au XIX^e siècle, et il en va de même pour les musées. C'est vers 1820, à Copenhague, qu'est créé le premier musée

spécifiquement dédié aux antiquités nationales. C. J. Thomsen y propose le célèbre système des trois âges – de la pierre, du fer et du bronze – pour caractériser des époques distinctes de l'histoire de l'humanité et suivre leur progression. S'il reprend là certaines idées antérieures, voire classiques (Lucrèce), Thomsen a le mérite de les rendre tangibles et opérationnelles. Il s'attache à la matière première, aux techniques de production, et aux divers objets associés

aux trouvailles, pour caractériser un stade historique que l'on peut visualiser en vitrine. Sur cette base peut s'organiser une narration autour des origines de la nation danoise, dans un musée qui, de manière significative, ne s'appelle pas « royal » mais bien « national ». Ce modèle est repris en France par Napoléon III qui crée en 1862 le musée des Antiquités nationales à Saint-Germain en Laye. Ces exemples de musées nationaux vont en inspirer beaucoup d'autres.

À partir des années 1870-1880, l'exposition d'objets archéologiques est marquée par un fait important du siècle, l'aventure impériale. Dans la foulée de leurs conquêtes militaires et commerciales, les puissances européennes entrent en compétition les unes avec les autres pour l'appropriation des productions culturelles des « Autres » colonisés. Dans ce *scramble for artefacts*, on collectionne des quantités d'objets archéologiques et ethnologiques



http://icg.harvard.edu/~fal-dil/haa17y/U21271_1.jpg
La chambre des merveilles de Ole Worm
à Leyde, moitié du XVII^e siècle.
Cabinet de Olaus Worm
(Museum Wormianum, gravure sur cuivre, 1655.
Schleswig-Holsteinisches Landesmuseum)

en Orient (que ce soit dans les pays de la Bible ou en Extrême-Orient), ou encore en Afrique, en Océanie, au Nouveau Monde. Que signifie cet intérêt pour le passé d'autrui à un moment où, on l'a dit, les archéologues se penchent plutôt sur « leur » passé dans le cadre d'un effort de construction identitaire ? En effet, ce n'est pas dans le souci de la conscience historique des indigènes eux-mêmes que leur passé est ainsi fouillé et mis à jour. Au contraire, l'image de l'Autre et ses vestiges matériels doivent aider à rendre intelligible aux nations européennes leur propre passé historique et surtout préhistorique, et plus spécifiquement à mieux mesurer et combler le gouffre créé, une fois la chronologie biblique écartée, par l'acceptation de la très haute antiquité de l'homme. C'est le grand âge du comparatisme ethnographique : échelles de valeurs et de perfectionnement à l'appui, la distance dans l'espace est prise pour équivalente à une distance dans le temps, et les aborigènes aujourd'hui présentés comme des véritables fossiles vivants, des survivances ou reliquats de l'âge de la pierre – les Tasmaniens seraient des Acheuliens, les Eskimos des Aurignaciens du paléolithique supérieur, et ainsi de suite. En servant de point de départ, l'Autre primitif et préhistorique permet ainsi de mettre en relief, de façon patente et « objective », le chemin parcouru dans notre évolution de l'animal à l'homme, et plus encore confirmer la place que nous occupons, nous européens, dans la marche générale du progrès.



*Maison de l'âge du Bronze.
Parc et musée archéologique
de Neuchâtel*

On touche là des questions qui concernent aussi l'ethnologie, qui construit également un discours avec des objets.

Si aujourd'hui l'ethnologie et l'archéologie sont deux disciplines différentes, quoique toutes deux préoccupées par des objets, elles n'étaient guère différenciées il n'y pas si longtemps. Encore au XX^e siècle, des expéditions scientifiques en contexte exotique comme l'Afrique ont donné lieu à des démarches à la fois archéologiques et ethno-

graphiques : on va étudier des peintures pariétales, interroger des Bushmen sur leurs mythes, cartographier des sites de l'âge du fer, mesurer des crânes, collectionner des jeux de ficelles, récolter des fossiles, etc. Ce qu'il me semble important de souligner, c'est que l'archéologie, alors même qu'elle s'intéresse au passé, est une discipline qui se pratique dans le présent, et qui du coup engage nécessairement des stratégies et des relations de pouvoir. Elle s'apparente en cela à l'anthropologie sociale, qui a depuis un certain temps déjà assumé ses rapports délicats avec la réalité coloniale.

En regardant l'histoire plus récente, il est clair que la seconde guerre mondiale a modifié le contexte idéologique et politique dans lequel se développe l'archéologie, notamment avec des études ethniques et « raciologiques ». Les recherches préhistoriques menées par des institutions occidentales dans les pays décolonisés mettent l'accent sur le passé le plus ancien de l'humanité, comme si ce passé paléolithique et ses restes matériels permettaient d'attester de l'universalité et l'unité du fait humain en référence à ses origines uniques –

à l'opposé du passé récent ou « historique », dont l'étude ne ferait que fournir des arguments à de sordides querelles identitaires. Ainsi, le peu d'intérêt porté par la science occidentale à l'âge du fer au Malawi ou au pastoralisme du Mozambique septentrional n'a d'égal que l'engouement de la communauté des préhistoriens et des paléoanthropologues (et de leurs financeurs publics et privés) pour le « berceau de l'humanité », ce point spatio-temporel où tout aurait commencé, où le sens de la trajectoire humaine aurait été donné, où l'essence de l'homme se serait pour la première fois manifestée. Il y a un enjeu international à pouvoir revendiquer sur telle ou telle parcelle aride les traces archéologiques du berceau de l'humanité ; en Afrique s'y sont mises l'Éthiopie, le Kenya et la Tanzanie avec Olduvai Gorge, plus récemment le Tchad avec le crâne de Toumai (ainsi nommé par le président Driss pour commémorer son camarade de résistance contre... les forces françaises !), et enfin l'Afrique du Sud, qui vient d'inscrire au patrimoine mondial de l'UNESCO le berceau

L'archéologie et ses objets :
connaissance et communication

Entretien avec Nathan Schlanger

de l'humanité, sous la forme d'une vallée de grottes riches en australopithèques fossiles non loin de Johannesburg – suffisamment proche, en fait, pour qu'en 2002 le Président Mbeki puisse y inviter Kofi Anan et l'ensemble des délégués à la conférence de l'ONU sur le développement durable, et les accueillir en ces termes : *Welcome home*.

Comment l'archéologie peut-elle influencer sur la dimension politique du savoir qu'elle construit ?

Prenons deux exemples pour montrer comment archéologues et anthropologues font passer des conceptions qui les préoccupent par des techniques d'exposition. Le premier est celui du général A. L. F. Pitt Rivers, grand collectionneur et fouilleur de l'époque victorienne, créateur du célèbre musée du même nom à Oxford. Ce militaire spécialiste des armes à feu puis riche héritier et propriétaire terrien, contemporain de Darwin, est un de ceux qui croient fermement que « la nature ne fait pas de sauts ». C'est sur la base de ce principe qu'il se fait le champion de la « typologie » et de l'arrangement « systématique » de ses collections. Se défiant d'une organisation à base chronologique ou géographique, Pitt Rivers présente ses objets archéologiques et ethnographiques dans des célèbres panoplies, partant des formes les plus simples (quelle que soit leur antiquité ou leur provenance) et se dirigeant graduellement vers des plus complexes : du bâton au bouclier ou au boomerang. Comme il l'explique lui-même en 1874, dans un essai sur les principes de classification de ses collections « les objets sont arrangés en séquence dans le but de montrer la succession des idées par lesquelles les hommes de condition primitive ont progressé dans le développement de leurs arts du simple au complexe, et de l'homogène à l'hétérogène ».

Or la conviction de Pitt Rivers que l'évolution des hommes et de leurs œuvres procède par changements imperceptibles est liée à ses positions politiques. D'une part, il appelle les dirigeants de l'empire à bien comprendre qu'il ne leur faut pas « tomber perpétuellement dans l'erreur de croire que le travail d'innombrables générations de divergence raciale pourrait être mis en ordre par décret du

parlement ». D'autre part, s'il désire que son musée soit ouvert au grand public, accessible y compris le soir et les jours fériés, c'est pour que les classes laborieuses puissent venir y admirer les fastes du progrès, mais aussi s'imprégner du gradualisme conservateur exprimé par les panoplies en vitrine : « La loi que la Nature ne fait pas de sauts peut être enseignée par l'histoire des inventions matérielles (*mechanical contrivances*) de façon à rendre les hommes bien circonspects à écouter d'irresponsables suggestions révolutionnaires (*scatterbrained revolutionary suggestions*) ».

Un second exemple, bien différent, est celui du musée de l'Homme. Prenant la suite du musée ethnographique du Trocadéro, le musée de l'Homme ouvre ses portes dans les années 1930, aux jours du Front Populaire. Sous la direction de l'ethnologue et médecin Paul Rivet et de sa recrue Georges Henri Rivièrre et avec le soutien de Marcel Mauss et Lucien Lévy-Bruhl, le musée met en avant une conception scientifique de l'homme, dans ses dimensions culturelles et biologiques, mais aussi une conception que l'on peut qualifier d'idéologique ou même politique. À la différence de l'évolutionnisme d'un Pitt Rivers, la théorie suivie est celle du diffusionnisme, du mouvement historique et archéologique des peuples, des objets et des idées. Pourtant, au contraire des ethnologues d'expression allemande de l'époque, les diverses cartes de distribution et tracés de mouvements ne sont pas utilisés pour tracer des *Kulturkreiss* et retrouver des « purs » berceaux d'origine et de formation des peuples. Les chercheurs du musée de l'Homme s'intéressent bien plus aux zones de contact et de recoupement entre les différentes aires culturelles, aux apports mutuels des groupes et des cultures les uns aux autres. Ainsi Rivet recherche les origines de l'homme américain et identifie une multitude de migrations et d'apports au nouveau monde (de Sibérie, mais aussi du Japon, de Mélanésie, d'Australie, etc.) qui, ensemble, forment la grande synthèse qu'est l'Amérique. Mauss pour sa part évoque avec enthousiasme le métissage culturel en Indo-Chine, et confirme la valeur sociologique de ce phénomène (cf. Schlanger 1998). Transcrite dans les vitrines du musée, cette conception adresse un message éducatif au public : la citoyenneté, l'appartenance à la nation française est fondée non pas sur des liens de sou-

che, de sol, de sang, mais bien plutôt sur la participation civique à la république, sur la contribution volontaire à l'élaboration d'une culture commune.

Dans certains cas, les représentations construites pour les besoins de l'exposition véhiculent une idéologie masquée par sa banalité même. Dans bon nombre de vitrines exposant les époques préhistoriques on trouve reconstituée une célèbre scène ; le « retour de la chasse ». On y reconnaît facilement l'unité familiale nucléaire (le couple et ses enfants) dans une répartition des rôles classique : l'homme revient du travail avec le gibier, la femme au foyer s'occupe à ses tâches ménagères tout en surveillant les petits. En convoquant des données archéologiques incertaines et difficiles à interpréter, on légitime et naturalise cette structuration des rapports hommes/femmes et de la famille nucléaire, en les faisant remonter à la nuit des temps. Les musées archéologiques auraient plutôt intérêt à montrer comment se construisent les connaissances, comment les archéologues procèdent et comment on passe d'un état de savoir très fragmentaire à une interprétation, un discours, une histoire. L'enjeu pédagogique et muséologique est de taille, certes, mais il ne faut pas ignorer que si « le passé est un pays étranger », les raisons pour lesquelles on le visite ne sont pas neutres ou évidentes. On peut y chercher des éléments de confirmation ou de contestation identitaire, légitimer un certain état social ou caractéristique de la nature humaine, mais aussi cultiver une nostalgie pour un âge d'or révolu, caractérisé par exemple par une harmonie avec la nature, ou au contraire démontrer les bienfaits d'une maîtrise croissante sur la nature. On visite toujours le passé, ses objets et ses vestiges, avec l'idée d'en recevoir et d'en faire quelque chose, car le savoir sur le passé est non seulement intéressant en soi, mais aussi foncièrement utile.

Avez-vous réalisé des expositions vous-même ?

J'ai effectivement conçu une exposition au Cambridge University Museum of Archaeology and Anthropology, suite à des recherches que j'ai menées sur l'histoire de l'archéologie préhistorique en Afrique (Schlanger 2001). Avec comme source première des documents d'archives inédits du musée, les questions qui m'intéressaient por-

taient sur les pratiques et les motivations des archéologues, amateurs et professionnels, en Afrique sub-saharienne dans la première moitié du XX^e siècle. Qu'allaient faire là-bas ces archéologues, évidemment tous blancs et Européens ? Dans quel passé s'impliquent-ils ? Pour qui et pourquoi ? Et, surtout, comment s'y prenaient-ils pour pratiquer leur discipline dans le contexte colonial ?

En premier lieu, cette archéologie atteste de l'intérêt de certains colons – administrateurs, missionnaires, fermiers, professions libérales – pour le passé indigène. Même s'il n'est manifestement pas le leur (sauf peut-être avec cette notion de berceau de l'humanité tout entière) ce passé attire certains parce qu'il permet de mieux comprendre les populations locales, et de dépasser des stéréotypes racistes (indolence, désorganisation, irrationalité, inaptitude au progrès). Pour les plus bienveillants, la connaissance du passé est un moyen d'action sur le présent. Ainsi, le Révérend Paterson, missionnaire à Bulawayo, cherche à montrer (dossier de presse à l'appui) que les enfants Bantou de son orphelinat ont un sens artistique très développé et donc que les populations Bantou de l'Afrique australe ont les capacités culturelles nécessaires pour produire l'art pariétal de la région, et qu'enfin il ne faut pas, dans une optique diffusionniste « raciologique », invoquer un apport quelconque de supposés artistes Crétois, Phéniciens et autres méditerranéens blancs. Pour sa part, le major Glover en poste en Somalie Britannique explique clairement qu'il présente ses découvertes à son correspondant de Cambridge (plutôt qu'à d'autres savants) afin qu'elles aident à attirer l'attention du public et des pouvoirs métropolitains sur la Somalie, et sur la misère de sa population actuelle.

Cette archéologie préhistorique en Afrique australe témoigne aussi de rapports étroits et parfois tendus, entre les colonies et la métropole, la Grande-Bretagne en l'occurrence. Les processus de construction d'un savoir impliquaient des allées et venues permanentes entre le siège de l'autorité scientifique et le terrain riche de données. Les concepts, terminologies, publications, personnels et bien sûr les objets eux-mêmes étaient tous mobilisés et parfois littéralement mis en mouvement, dans un contexte à la fois libre et contraignant qui autorisait des pratiques et des interprétations innovantes. À ce propos, un des buts

L'archéologie et ses objets :
connaissance et communication

Entretien avec Nathan Schlanger

de l'exposition était de présenter non plus seulement des objets archéologiques, mais les objets de la pratique archéologique, les instruments de travail physique et intellectuel, la culture matérielle de la discipline – ces divers éléments de courrier, carnets de notes, croquis, boîtes de stockage et d'expédition des objets, et ainsi de suite, tels qu'ils ont été préservés dans les réserves du musée. Comme les objets archéologiques, ces objets ont eux aussi une valeur d'authenticité ; vis-à-vis les uns des autres, et dans leur contexte d'utilisation, ils apportent un témoignage précieux – d'autant plus probants qu'ils n'ont pas été produits pour être exposés – sur les pratiques de production du savoir archéologique.

À propos de la culture matérielle de l'archéologie, on peut évoquer les processus de transformation d'objets muets, fraîchement révélés et sortis de terre, en objets de savoir disciplinés et parlant. Dans cette transformation interviennent des éléments divers – telles les boîtes d'expédition, les étiquettes, la main-d'œuvre, les coûts, les routes et l'infrastructure, la navigation maritime, etc. – qui, ensemble, assurent le transit matériel et cognitif entre le site et le musée, la trouvaille singulière et le système typologique. Ce transit permet d'identifier et de classer les objets archéologiques, et notamment de rendre les âges et les cultures préhistoriques commensurables du fait que l'on a pu les mettre en rapport et les calibrer à travers des objets sélectionnés, déplacés et recontextualisés. Ces différents facteurs et phénomènes associés à la production du savoir sur l'objet archéologique ne sont pas toujours suffisamment intégrés par la communauté scientifique, et ce type d'exposition reste minoritaire ; en fait, elle a été possible dans ce musée-là parce qu'il est un de

ceux, de plus en plus nombreux quand même, où vont de pair recherche et vulgarisation, connaissance et communication.

Propos recueillis par Joëlle Le Marec

Bibliographie

Bennett, Tony. 1995. *The Birth of the Museum : History, Theory, Policy*, London : Routledge.

Pomian, Krzysztof. 1987, *Collectionneurs, amateurs et curieux*, Paris : Gallimard.

Schlanger, N. 2001, « Collecting Prehistory. Amateurs and Professionals in Late Colonial Africa, 1920s-1940s », Exposition au Cambridge University Museum of Archaeology and Anthropology, juillet 2001. <http://www.area-archives.org> (exhibitions).

Schlanger, N. 2002, « Making the past for South Africa's future. The prehistory of Field-Marshal Smuts », *Ancestral Archives. Explorations in the history of archaeology*, section spéciale du journal *Antiquity*, vol 76, p. 200-209.

Schlanger, N. 2003, « Identités recomposées. Archéologie coloniale en Afrique du Sud », *Les Nouvelles de l'archéologie* 90, p. 20-22.

Schlanger, N. 1999, « De la rédemption à la sauvegarde : contenu et contexte de la technologie du *Bureau of American Ethnology* », in Jamard J.-L., Montigny A., et Picon F.-R. (dirs), *Dans le sillage des techniques. Hommage à Robert Cresswell*, Paris : l'Harmattan, p. 483-512

Schlanger, N. 1998, « The study of techniques as an ideological challenge : technology, nation and humanity in the work of Marcel Mauss », in W. James et N. Allen (eds), *Marcel Mauss : A Centenary Tribute*, Oxford : Berghahn Books, p.192-212.

Schnapp, Alain. 1993, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*. Paris : Carré.

Stoczkowski, Wiktor. 1994, *Anthropologie naïve, Anthropologie savante. De l'origine de l'Homme, de l'imagination et des idées reçues*, Paris : CNRS Éditions.